

Rédacteurs, { D. Roy, Avocat, Rue Ste. Famille, No. 5. } Haute-Ville, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, Rue Saint Jean, No. 62. }
{ F. X. Gagneux, Notaire, Rue Laval, No. 10. }

VOL. I.

QUEBEC, SAMEDI, 8 MAI, 1841.

[No. 10.]

Sommaire :—La frégate, la Belle-Poule.—MÉTÉOROLOGIE : Théorie des ouragans.—Des Machines electro-motrices.—Le drap-fentre en Belgique.—Mémoire sur l'emploi du bois dans la construction des chaussées. Pavés en bois debout. De l'application de ce système de construction au pavage des routes, des rues, &c.—Observations botanico-météorologiques faites à Québec par M. Cayeux, en 1743.—En Prétendant, suite.

LA FRÉGATE BELLE-POULE.

La frégate qui porte aujourd'hui ce nom vient d'acquiescer une célébrité trop facile, en rapportant de Sainte-Hélène les restes glorieux de Napoléon. Il est bon que les marins qui la montent en connaissent l'histoire. Il ne sera pas inutile sans doute de montrer à quelles conditions nos vaisseaux, comme nos régimens, ont conquis l'illustration qui s'attache aux titres qui les distinguent.

Une escadre de douze vaisseaux de ligne, sortie de Toulon le 13 avril 1778, sous le commandement du comte d'Estaing, s'était dirigée vers l'Amérique, où elle devait combattre la flotte anglaise, mouillée dans la baie de Delaware. Depuis le départ de cette escadre, deux mois entiers s'étaient écoulés ; et chose étrange, aucun acte d'hostilité, aucun coup de canon, n'avait encore marqué, de part et d'autre, la rupture flagrante de la paix. Les Français, si prompts, si impatients, si ardens par nature, étaient dans une attente extraordinaire. A qui donc devait échoir l'honneur d'engager cette terrible partie, qui avait pour tenants les deux nations les plus puissantes de l'Europe, et pour enjeu le sort du Nouveau-Monde ? A qui donc était réservée la gloire de faire jaillir la première étincelle de cet immense incendie, dont les flammes allaient parcourir toutes les mers et envelopper tous les pays ? Était-ce à un de nos vaisseaux les plus formidables, à un des amiraux les plus renommés de notre marine militaire ?

Non ! la Providence qui se plaît à élever les humbles et à humilier les grands, en avait ordonné autrement.

Le 17 juin 1778, à dix heures du matin, une vive rumeur s'éleva tout à coup à bord d'une frégate française de troisième rang, qui sillonnait alors les eaux de la Manche : cette frégate, armée de vingt six canons de 12, s'appelait la Belle-Poule ; elle était commandée par le lieutenant de vaisseau Châteauneuf de la Clocheterie. Le comte d'Orvilliers l'avait expédiée du port de Brest, avec l'ordre d'aller observer les mouvemens de l'ennemi à l'entrée du détroit ; or, la voix énergique de ses gabiers qui, du haut des mâts, promenaient un regard interrogateur sur les différens points de l'horizon, venait précisément d'annoncer la découverte de plusieurs navires. Cette apparition, d'abord confuse, n'avait pas tardé à se dessiner plus nettement ; le nombre et les murs des navires, grandissant au fur et à mesure qu'ils approchaient, on avait compté jusqu'à vingt bâtimens de guerre. C'était l'escadre qui, sous le commandement de l'amiral Keppel, avait escorté les douze vaisseaux de ligne que le gouvernement anglais s'était hâté d'envoyer à la poursuite d'Estaing.

La frégate française, jetée sur la route de cette flotte ennemie, se trouvait dans la position la plus critique.

Le capitaine de la Belle-Poule se préparait à faire son devoir en homme de cœur et à soutenir l'honneur de la France. M. de la Clocheterie comptait beaucoup sur le brave Gréen de Saint-Marsault, son commandant en second. Une rare considération et un grand intérêt s'attachaient à la personne de ce jeune officier ; il avait une figure pleine de noblesse, des manières affectueuses, l'esprit élevé et des connaissances très étendues. Après son pays, le commandant de Saint-Marsault n'aimait rien au monde autant que sa sœur, mademoiselle de Gréen. Tous deux étaient restés de bonne heure orphelins, et cet isolement n'avait qu'augmenté le vif attachement qu'ils avaient l'un pour l'autre. C'étaient les mêmes penchans, les mêmes habitudes, les mêmes joies et les mêmes chagrins.

Souvent il arrivait à Saint-Marsault de mêler le nom de mademoiselle de Gréen aux intimes causeries du bord : il était si heureux d'exalter la beauté, l'esprit, le cœur naïf, la douce piété de sa sœur ! Ses camarades, qui avait remarqué ce pur et touchant enthousiasme, l'écoutaient toujours avec intérêt. Ils avaient même fini par s'identifier tellement avec l'amour affectueux de Saint-Marsault, que leur langage, ordinairement si libre, prenait devant lui un ton insinuant de réserve.

L'amiral Keppel n'avait pas plutôt aperçu la Belle-Poule, qu'il avait détaché vers elle plusieurs de ses bâtimens.

En ce moment, le vent était très faible, et les Anglais étaient encore séparés des Français par une distance de deux myriamètres. La Clocheterie, satisfait d'avoir pu connaître les forces de l'ennemi, prit habilement ses mesures pour se garantir de toute surprise ; il devait craindre, par-dessus toutes

choses, de se voir envelopper par les bâtimens de l'amiral. Complètement rassuré sous ce rapport, il attendit avec calme la frégate anglaise l'Aréthuse. Celle-ci, commandée par le capitaine Marshall, portait vingt-huit pièces de 12, c'est-à-dire deux canons de plus que la Belle-Poule. A six heures et demie du soir, les deux bâtimens se trouvèrent à portée de pistolet. L'Anglais voulut alors communiquer aux nôtres le message de son amiral ; mais la Clocheterie s'était aperçu que le capitaine Marshall avait eu l'adresse, en venant à lui, de le prendre par la hanche. Voulant se tirer à l'instant d'une position si désavantageuse, il manœuvra avec une précision et une célérité qui mirent les deux frégates par le travers l'une de l'autre. Le capitaine Marshall put, enfin, le hâler en anglais. La Clocheterie répondit qu'il ne comprenait pas cette langue étrangère. L'ennemi, forcé de s'exprimer en français, déclara que l'amiral Keppel exige, conformément aux usages reçus, que la Belle-Poule se rende auprès de lui.

—Je n'en ferai rien, répondit le commandant, et ne reconnais à personne au monde, sinon à mon chef, le droit de me donner des ordres.

Le capitaine Marshall insista en vain, rien ne put ébranler la résolution de la Clocheterie. L'Anglais dirige aussitôt toute sa bordée contre nos marins. Voilà donc la guerre fatalement, irrévocablement engagée par deux faibles bâtimens, mais par deux hommes résolus ! car, à ce duel de frégate à frégate, succéderont avant peu les combats beaucoup plus meurtriers d'escadre à escadre.

Il serait difficile de dire qui, dans cet engagement, montra le plus d'ardeur et d'intrepidité, des officiers ou des marins de la Belle-Poule. Jamais les Français ne s'étaient signalés par des manœuvres plus habiles, par un feu plus soutenu, par un enthousiasme plus vif : on aurait pu se croire à une fête, en voyant l'exaltation empreinte sur toutes les physionomies noircies par la poudre et marbrées par le sang. Les coups sont donnés et rendus avec une ardeur infatigable, et bientôt le nombre des morts et des blessés transforme le pont de la Belle-Poule en un champ de carnage. Le commandant en second, Gréen de Saint-Marsault, était un des officiers de la frégate qui avaient désiré le plus ardemment de voir commencer les hostilités. Dans l'espoir de se signaler par quelque action d'éclat et d'obtenir de l'avancement, il était impatient de rencontrer les Anglais et brûlait de les combattre. C'était été avec une joie profonde qu'il avait reçu du capitaine de la Clocheterie l'ordre de se tenir prêt pour l'attaque, au moment où l'Aréthuse s'était approchée. Son affection pour mademoiselle de Gréen, la pensée de lui faire un sort plus heureux et une condition plus brillante, l'inspiraient encore en cette circonstance ; mais le ciel ne devait exaucer ses vœux qu'au prix de son existence : il fut frappé mortellement, en remplissant les devoirs de son grade avec un courage et un dévoûment admirables. Quelques marins accoururent pour le relever et le secourir ; il n'était plus temps : une dernière fois Saint-Marsault prononça d'une voix éteinte le nom de sa sœur, et il expira aussitôt.

Malgré la vivacité de l'attaque et de la défense, l'action dura cinq heures entières. Le chevalier de Capellis, le commandant de la batterie, fut merveilleusement secondé par les officiers auxiliaires, Damant et Shirre, et les gardes de marine, Basterot et de la Galinerie. L'enseigne la Roche de Kérandraon ayant eu le bras cassé, après deux heures de combat, alla se faire mettre un premier appareil sur sa blessure, et vint reprendre son poste, qu'il garda jusqu'à la fuite de l'ennemi. Quoique grièvement blessé, l'officier auxiliaire Bouvet ne voulut point quitter le pont pour se faire panser. Le commandant de la Clocheterie, dont la bravoure était digne du commandement, reçut deux fortes contusions, une à la tête et une autre à la cuisse. Enfin, cinquante sept hommes furent blessés et quarante périrent glorieusement à bord de la Belle-Poule, en combattant pour l'honneur de la France.

Les pertes de l'équipage de la frégate anglaise avaient été plus grandes d'un tiers.

Vers les onze heures et demie de la nuit, l'Aréthuse profita d'un vent frais, qui venait de s'élever, pour abandonner le champ de bataille ; démantelé de son grand mât, presque sans agrès et sans vergues, et n'ayant plus qu'une voile, elle se replia sur la flotte de l'amiral Keppel. Dans ce mouvement rétrograde, elle envoya encore plus de cinquante coups de canon, sans pouvoir envoyer aux Français un seul boulet. Deux vaisseaux, le Vaillant et le Monarque, la recueillirent toute mutilée et la prirent à la remorque. Le lendemain, une barque française, en revenant du large, trouva sur l'eau un mât brisé sur lequel on lisait Aréthuse, témoignage irréductible de la débâcle des Anglais, qui fut solennellement porté à Brest par nos marins.

La Belle-Poule ne pouvait poursuivre son adversaire qu'en s'engageant au milieu de l'escadre ennemie. Son brave capitaine, heureux d'avoir contraint les Anglais à la retraite, songea à se mettre à l'abri de leur vengeance. Il se retira

dans l'anse de Kervin, près Pluquesat, derrière les rochers, dont les bâtimens de l'amiral Keppel auraient tenté inutilement de franchir la formidable de ligne. Ce fut là que l'enseigne de vaisseau Sercey, qui depuis fut un des contre-amiraux les plus célèbres de notre marine républicaine, lui amena de Brest un renfort de cent hommes. Lorsque la Belle-Poule eut réparé toutes ses avaries, ce même officier en prit le commandement, en l'absence du brave La Clocheterie, qui avait été appelé à Versailles Sercey fit passer habilement la frégate entre les rochers et la côte, à la vue des forces anglaises, et parvint ainsi à la faire entrer, le 21 juin, dans la rade de Brest. Nous ne suivrons pas la Belle-Poule dans les autres combats où elle a figuré pendant la guerre de l'Indépendance. Nous-nous contenterons de dire que, par un heureux rapprochement, elle fit une pénible et honorable campagne en 1778, avec le vaisseau le Vengeur, auquel l'avenir et la liberté réservaient tant de gloire et une si belle fin.

La relation du combat de la Belle-Poule contre la frégate anglaise l'Aréthuse excita dans toute la France le plus vif enthousiasme.

Les officiers et les marins de la Belle-Poule furent dignement récompensés. Le lieutenant de la Clocheterie fut nommé capitaine de vaisseau, Bouvet obtint le grade de lieutenant de frégate. La Roche de Kérandraon, à qui il avait fallu amputer un bras le lendemain du combat, reçut une pension et la croix de Saint-Louis. Tous les autres officiers, les gardes de la marine et les marins de la frégate, furent complimentés publiquement pour leur belle conduite. Le gouvernement accorda une gratification générale à tous les hommes de l'équipage et pourvut au sort des veuves et des enfans restés sans appui. Enfin, le courage et la mort du commandant en second Gréen de Saint-Marsault furent honorés et récompensés dans la personne de sa sœur, à laquelle on donna une pension sur les fonds des invalides de la marine.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la guerre de l'Indépendance, engagée d'une manière si glorieuse par la frégate la Belle-Poule, eut le plus heureux succès. De l'autre côté de l'Océan-Atlantique, il existe aujourd'hui un vaste empire qui sera la preuve éternelle de l'efficacité des secours que la valeur française porta à la démocratie américaine. La république des États-Unis a pris rang parmi les puissances les plus respectées, les plus riches et les plus florissantes du monde ; aux treize provinces confédérées, dont elle se composait originairement, treize autres provinces se sont successivement réunies : aussi son drapeau est-il parsemé de vingt-six étoiles, dont l'éclat semble éclairer la route qui doit conduire l'ancien monde à la liberté.

ARISTIDE GUILBERT.

ACADEMIE DES SCIENCES.

Séance du 15 mars.

PRÉSIDENCE DE M. PONCELET,

MÉTÉOROLOGIE.—Théorie des ouragans.

M. Babinet lit un rapport très favorable sur les travaux de M. Espar, des États-Unis, relatifs aux théories aériennes connues sous le nom d'ouragans, de trombes et de tornados.

Dans les ouragans, les trombes, les tornados, que le phénomène soit peu étendu, ou qu'il occupe plusieurs degrés de la surface du globe, le mouvement de l'air est toujours convergent, soit vers un centre unique, quand le tornado est de forme arrondie et d'une étendue restreinte, soit vers une ligne diamétrale quand le tornado, ou l'ouragan, est d'une forme allongée et s'étend sur plusieurs centaines de lieues. Lorsque le tornado est très petit, auquel cas la violence du mouvement de l'air n'en est encore que plus grande, on voit souvent apparaître à son centre, un avage dont la pointe s'allonge de plus en plus et fait par toucher la terre ou la mer. Les trombes sont de petits tornados, et la violence de ces météores dans la partie sud et est des États-Unis est telle, que les arbres sont enlevés dans les airs et que les objets les plus lourds sont eux-mêmes renversés, déplacés, transportés. Au reste, il suffit de rappeler les ouragans bien connus des Antilles qui changent jusqu'à la forme du terrain sur lequel ils exercent leurs ravages. La Chine et les mers voisines, l'Asie méridionale et la partie sud-ouest de la mer des Indes sont comme les Indes occidentales le théâtre de météores de même nature et non moins désastreux.

En observant à une même heure le sens, la force, la direction du vent indiquée par les arbres renversés, les objets mobiles déplacés, enfin les traces imprimées sur le sol, M. Espar établit qu'à un même instant le mouvement de toutes les parties de l'air qui est atteint par le tornado se produit vers un espace central, point ou ligne, en sorte que si le vent du côté du météore soufflé avec la même violence vers l'ouest de l'autre côté du tornado, et souvent à très-peu de distance du premier lieu, tandis qu'au centre il se produit un courant ascendant d'une étonnante rapidité, lequel, après une ascension à une prodigieuse hauteur, se déverse de tous côtés jusqu'à une certaine limite. Ce courant ascendant perd sa transparence à une certaine hauteur, et devient un vrai nuage de genre de ceux qu'on nomme cumulus, et dont la base et la hauteur sont déterminées par l'état de température et d'humidité de l'air.